

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 76 (1949)
Heft: 3

Artikel: Les yeux plus grands que le ventre
Autor: Beauverd, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226796>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les yeux plus grands que le ventre

par Pierre Beauverd

— Non Robert, papa vous aime bien, mais jamais vous ne lui ferez manger des champignons ; quand il était petit...

— Parfaitement ! Lorsque j'avais neuf ans, des voisins se sont empoisonnés avec cette vilaine marchandise, et deux personnes en sont mortes. Chat échaudé craint même l'eau froide !

— Eh ! bien soit ; mais cela ne m'empêchera pas d'en faire une cueillette pour moi !

— Tout à votre aise, tant qu'il vous plaira !

Rosette venait d'expliquer à son fiancé la répugnance de son père pour les cryptogames. Le jeune homme, employé de banque qui, à ses heures, aimait courir les bois, ne chercha pas à convertir son futur beau-père : c'eût été mauvaise politique. Il se contenta de tirer de sa poche un grand mouchoir dont il noua les quatre coins et où il enferma précieusement le beau cèpe qu'il avait découvert. Rosette, à son tour, s'écriait :

— Et celui-ci, est-il bon ?

Elle avait mis la main sur une chantrelle entourée d'ailleurs de toute sa famille dorée.

— Bien sûr ! Rien de meilleur que ça !

M. Truche avait emmené, ce dimanche-là, tous les siens pour un pique-nique familial dans les forêts jurassiennes. Et tandis que son épouse dressait les couverts, il faisait un petit tour avec sa fille et Robert son fiancé. Rien de contagieux comme cette fièvre de chercher des champignons : on en découvre un, on en veut absolument un second, un troisième, d'autres encore ! M. Truche d'abord dédaigna le jeu :

— Je ne consentirai jamais à me salir les mains avec vos poisons ! affirmait-il.

— Voyons, monsieur, raisonnait doucement le jeune homme : regardez-moi cette chair blanche ! Respirez-moi ce parfum de noisette ! Pouvez-vous croire réellement que ce soit vénéneux ? On les croquerait tout crus !

Et il donnait de savantes explications, montrait un amanite, vénéneux celui-ci, et triait si minutieusement sa récolte que M. Truche cueillit à son tour un bolet magnifique qu'il tendit triomphant au jeune homme. Et le mouchoir s'arrondissait, prenait des formes à vue d'œil ; lorsqu'on rallia le lieu du pique-nique, il y avait un souper de champignons assuré.

— Si vous le permettez, je les apprêterai, proposa le jeune homme.

Effectivement, sitôt rentré, il se mit à éplucher sa récolte. Mme Truche, privée de champignons depuis son mariage, se réjouissait. Rosette attendait, curieuse, une révélation... Beurre, oignon, rien ne manquait. Une demi-tasse de crème fut sacrifiée, et bientôt un tel fumet s'en vint chatouiller les narines de M. Truche qu'il en boudait d'envie devant le fromage maigre qui devait constituer son souper. Si visiblement le reste de la famille se régalaient qu'il céda aux premières invites :

— Vous aurez ma mort sur la conscience ! dit-il, et ce fut son dernier mot pour un long moment.

Il faisait claquer sa langue d'aise, dégustait en amateur, en gourmet, en glouton, se servit une, deux, trois fois, et finit par ramasser le fond du plat ! Jamais convive n'avait paru être à pareille fête... On prit du café, des liqueurs. On passa au salon. Les fiancés allèrent au cinéma. Comme ils rentraient, Rosette remarqua la lumière dans la chambre de ses parents :

— M'attendraient-ils ? dit-elle à son fiancé.

Une auto soudain les frôla, s'arrêta devant la porte. Rosette reconnut de docteur.

— Papa est malade ! Vite, montons. Viens avec moi...

Un tonnerre d'imprécations les accueillit. M. Truche, boursoufflé, ballonné, malade à crever, tournait en rond dans l'appartement, jurant tout ce qu'il savait, et il savait beaucoup !

— Empoisonné ! Je suis empoisonné...

Le docteur tâta le pouls, regarda les pupilles du malade, et lui pressa le ventre.

— Mon vieux Truche, c'est une chance

que tu aies la peau solide ; tout autre que toi aurait sauté ! Tu as la plus formidable indigestion que j'aie jamais vue. De quel banquet peux-tu diable venir ?

On raconta l'histoire.

Vomitifs, purgatifs, maillots et camomilles agirent promptement. Les moments douloureux passés, M. Truche affirma :

— Vous le voyez, les champignons ne m'aiment pas. Ils étaient pourtant bien bons !

Et il soupirait d'accablement. Sa femme doucement le consolait :

— Dimanche prochain, on y retournera. Mais je veillerai à ce que tu n'aies pas les yeux plus grands que le ventre !

Nudisme...

ou rendons à César...

Avez-vous déjà remarqué que les bonnes blagues ne sont inédites que pour ceux qui les racontent et qui se prétendent — les naïfs ! — des témoins oculaires ?

J'ignore si les lecteurs du *Conteur* sont de cette espèce. Après tout, ça m'est bien égal puisque je ne les entendrai pas. C'est pourquoi j'y vais de ma bonne blague qui est, cela va sans dire, inédite, rigoureusement authentique et toute neuve.

Il s'agit d'un célèbre chirurgien de chez nous, connu non seulement dans le canton, mais à des lieues à la ronde, pour la sûreté du diagnostic, sa simplicité, ses coups de histouri et ses répliques à l'emporte-pièce.

Sa renommée ne lui avait jamais fait oublier qu'il était natif d'un petit village du canton et ses amis d'école et d'enfance, lorsqu'ils venaient, en char à banc et en blouse, au marché de la capitale, poussaient quelquefois une pointe jusqu'à l'hôpital pour voir si celui qu'ils appelaient familièrement par son prénom avait besoin de légumes, de fruits ou de cochonaille.

Un jour, un homme se présenta à la porte de la grande maison, déclarant :

— Je viens voir le docteur.

Une garde-malade bleue et blanche l'introduisit dans la salle d'attente, vint l'y chercher longtemps après et le conduisit dans une antichambre en le priant de se déshabiller « pour ne pas faire attendre Monsieur le professeur ». Ainsi fut fait.

Et, quand le Maître pénétra dans l'antichambre, il ne fut pas peu surpris d'y trouver un homme ahuri, nu comme Adam avant la chute (Dame, on lui avait dit de se déshabiller et il avait obéi à fond !) l'accueillir par ces mots :

— Dis-voir, je ne sais pas pourquoi ils m'ont fait mettre comme ça. Je venais te demander si, des fois, tu n'aurais pas besoin de pommes de terre...

M. Matter.

Vaudois...!

Le verre de l'amitié se boit au
BUFFET DE LA GARE

André OYEX